

*« La fièvre Jésus »<sup>1</sup>*

Nous le savons tous, les êtres humains sont habités par deux besoins fondamentaux. Le besoin de vérité, et le besoin d'illusion. Le besoin d'être détrompé, et celui d'être trompé. Le problème est que le second de ces besoins, plus envahissant, plus instinctif, plus inconscient que le premier, adopte souvent son langage, se drape souvent dans ses atours, et que le besoin d'illusion ne cesse de se déguiser en besoin de vérité.

Ainsi, lorsque quelqu'un vous dit, l'air de celui à qui on ne la fait pas, et le sourire en coin de celui qui n'est pas dupe : « On nous trompe » ; ou encore, pour reprendre le titre d'une célèbre série télévisée : « La vérité est ailleurs », lorsque, par conséquent, ce quelqu'un semble manifester de la manière la plus décidée son désir de connaître le vrai et de rejeter les illusions, c'est alors même qu'il se livre le plus naïvement aux croyances les plus biscornues ou les plus aberrantes : quand on s'écrie : « On nous trompe », c'est en général pour dénoncer quelque obscure conspiration mondiale (et notamment, dans le cas qui nous intéresse, le complot des Églises). Et quand on affirme, le doigt levé : « La vérité est ailleurs », cet ailleurs est le plus souvent un bric-à-brac d'ovnis, d'ectoplasmes et de forces pseudo-magnétiques, digne de la science-fiction la plus puérile.

Ce besoin d'illusion, déguisé en besoin de vérité, toutes les époques de l'humanité l'ont connu, et comme dit une fameuse

---

<sup>1</sup> Conférence prononcée à la Faculté de Théologie de l'Université de Lausanne le 7 juin 2007.

formule latine, *populus vult decipi*. Mais dans notre modernité, celui qui veut se tromper lui-même a la tâche plus difficile que jadis et naguère. Nous sommes en effet les enfants d'une civilisation qui a inventé la science, la preuve expérimentale, l'approche rationnelle des phénomènes. En d'autres temps, ou dans d'autres civilisations, le mythe, la magie, la croyance en toutes sortes de forces occultes, tout cela faisait partie intégrante de la réalité. De même, il était évident que le destin moral était inscrit dans les astres de l'univers physique ou que les réalités de la vie éveillée étaient annoncées ou jouées d'avance dans les rêves. Dans ce type de pensée où le physique et le moral, l'espace extérieur et l'espace mental n'étaient que deux visages d'une même réalité, aucune exigence de preuve ou de vérification, aucune mise en question pour cause d'in vraisemblance ou d'impossibilité physique ne venait se mettre en travers de la croyance. Et l'on peut dire alors que la distinction même entre croyance et illusion n'avait pas vraiment de sens, ou pas encore de sens.

Ce n'est qu'à partir du moment où une civilisation, la nôtre, s'est mise à arpenter le monde, à l'explorer par la science, à tenter d'en *rendre raison*, à soumettre les phénomènes à l'analyse, à procéder sur eux par hypothèse et vérification, bouleversant ainsi la vieille cosmologie ou la vieille astrologie, ôtant aux astres leur divinité pour les rendre à la matière, une matière toute semblable à celle du monde sublunaire, brisant le lien de sympathie entre l'animé et l'inanimé, dépossédant la magie de ses pouvoirs, bref, ce n'est qu'à partir du moment où notre civilisation a « désenchanté » le monde, pour reprendre la célèbre formule de Max Weber, que l'homme assoiffé d'illusion

s'est retrouvé dans une situation vraiment délicate. Je veux dire dans la situation d'un adulte contraint de renoncer aux beaux rêves de l'enfance. Car l'enfant, en l'homme, a besoin d'enchantement, il a besoin du merveilleux, de ses pouvoirs et de ses mystères. Et voilà que cette satanée rationalité l'empêche d'y accéder en toute liberté, voilà qu'elle taxe d'illusions tant de beautés, de charmes et de puissances. L'homme ne s'accommode pas facilement de se voir ainsi amputé de son enfance, interdit de merveilleux.

Comment faire pour échapper à ce destin, comment refuser de faire son deuil du monde préscientifique ? Eh bien, en appelant la science elle-même au secours de ses fantasmes. En enrôlant la science elle-même au service de ses illusions. Nous verrons tout à l'heure comment.

\*

Tout cela est bel et bon, me direz-vous, mais en quoi ces propos concernent-ils notre sujet, qui est Jésus ? Car enfin, je viens d'opposer la croyance à la science, le rationnel à l'irrationnel, la vérité à l'illusion. Ce faisant, ne suis-je pas en train de tenir un discours purement positiviste, et d'affirmer que toute religion, toute foi dans quelque chose d'invérifiable n'est qu'un retour à l'archaïque, une retraite puérile dans des superstitions passées et dépassées, dont la saine rationalité a définitivement fait justice ? Ne me placé-je pas dans la descendance de Freud, auteur d'un ouvrage intitulé *L'avenir d'une illusion*, l'illusion étant la foi religieuse, et notamment chrétienne ?

Non, je ne suis pas en train de vous tenir un discours néo-positiviste, ni de frapper d'interdit, au nom des avancées de la science et des conquêtes de la raison, toute foi religieuse. Ce n'est pas à la foi que je m'en prends, mais bien à l'illusion. Or, que je sache, il peut y avoir foi sans qu'il y ait illusion. Aussi fort de café que cela puisse paraître au premier abord, j'irais même jusqu'à dire que la foi chrétienne est, d'une certaine manière, du côté de la science, tandis que les croyances gnostiques qui refleurissent de nos jours, en particulier autour de Jésus, sont, elles, du côté de l'illusion. Disons pour le moins qu'il est possible de distinguer, comme l'ont fait les meilleurs esprits, entre ce qui est *ultra rationem* (au-delà de la raison) et ce qui est *contra rationem* (contre la raison). La foi religieuse, chrétienne en particulier, ne s'en tient pas à la raison, elle conduit au-delà de la raison, là où celle-ci ne peut plus rien expérimenter ni prouver ni analyser. Mais elle ne peut prétendre, pas plus qu'aucune autre foi religieuse, affronter et vaincre la raison *sur son terrain*, encore moins faire cautionner la croyance par la raison. Pour donner un exemple simple, sur lequel je reviendrai d'ailleurs plus tard : croire que l'univers a été créé est une chose. Croire au créationnisme en est une autre. La première de ces croyances est *ultra rationem*. La seconde est *contra rationem*.

Ce que le christianisme dit de Jésus, que l'on y croie ou non, se situe du côté de l'*ultra rationem*, tandis que toutes les spéculations et professions de foi gnostiques, telles qu'elles envahissent constamment nos médias, sont, de manière flagrante, *contra rationem*. Nous nous trouvons donc, il me semble, dans un combat à fronts renversés. Les Dan Brown, les

thuriféraires de l'Évangile de Judas et autres découvreurs de la tombe de Jésus prétendent parler au nom de la science, donc de la raison. La foi chrétienne, en face d'eux, est censée se défendre en tant que foi. Oui, mais une foi qui, si elle dépasse la raison, n'offense pas la raison. Nos deux millénaires de christianisme sont le fruit d'un long dialogue, souvent conflictuel, mais souvent fécond, avec la raison. Tandis que les gnosticismes contemporains, qui ne cessent d'invoquer la science (et les sciences de pointe, si possible), au secours de leurs prétentions, bafouent constamment la science et la raison. Défendre les droits de la raison, ou plutôt rappeler nos devoirs à l'égard de la raison, c'est donc, à mon humble avis, ce que le christianisme a de mieux à faire pour combattre le néo-gnosticisme contemporain. Cela n'a rien d'un paradoxe, si l'on songe que l'essor de la rationalité moderne doit beaucoup à la liberté inventée par le christianisme en face du monde matériel. Le désenchantement du monde, il ne faut pas l'oublier, est un effet du christianisme, dans la mesure où la science moderne a été rendue possible par lui, même si elle s'est souvent retournée contre lui. Je reviendrai sur ce point dans ma conclusion.

\*

Mais je crois réellement, et je le répète, que dans tous les phénomènes médiatiques que nous voyons aujourd'hui fleurir autour de Jésus, et qui mettent avec fracas la science à contribution, il ne s'agit pas d'une contestation *scientifique* du christianisme, mais bien d'une contestation *gnostique*. Je note cependant un point fort intrigant : si cette contestation

gnostique peut si aisément se draper de scientificité et se barder de science, c'est précisément parce qu'elle s'en prend au christianisme plutôt qu'à d'autres religions, et parce que le christianisme entretient, avec la raison et la science, un rapport singulier. Et cela, du fait de son inscription dans l'*histoire*.

Car à ma connaissance, le gnosticisme ambiant ne s'en prend guère, au nom de la science, à d'autres religions qu'au christianisme. Il ne vient contester ni les vérités de l'islam, ni celles du bouddhisme, ni celles de l'hindouisme. La raison est en simple. C'est que ces religions-là ne prêtent pas le moins du monde, si j'ose dire, à la contestation. Elles ne se fondent pas sur un événement survenu dans l'histoire profane, et donc justiciable, dans une certaine mesure, de la raison historique et scientifique, soumis à la preuve, exposé à la réfutation. C'est évident pour l'hindouisme, par exemple, dont on ne voit pas quel document de nature historique pourrait le contester ou le démentir, puisqu'il habite tout entier le royaume de l'intemporel et du surnaturel. C'est moins évident, me direz-vous, pour le bouddhisme, puisque le Bouddha est un personnage historique, contemporain de Socrate. Néanmoins, si l'on venait à débusquer je ne sais quelles aventures amoureuses ou quelle paternité cachée chez le personnage du Bouddha, comme on tend à le faire pour Jésus, ou si l'on parvenait à démontrer son inexistence pure et simple (comme on a également tenté, en d'autres temps, de le faire pour Jésus), cela ne mettrait guère en question le bouddhisme, qui est loin de donner à la personne du prince Siddharta la même importance que le christianisme donne à la personne de Jésus.

Et l'islam ? Bien sûr, cette religion fut fondée par Mahomet, personnage historique s'il en est, et qui a laissé sa trace dans l'histoire profane, une trace plus rouge que Jésus. L'islam n'en échappe pas à moins à la contestation des historiens. Car on sait assez que le Coran fut dicté par Dieu dans sa lettre même, et qu'il est donc par définition rebelle à toute lecture historique et critique. Quant à la personne de Mahomet, elle peut aisément faire l'objet d'une représentation où le merveilleux a la part belle, ce qui décidément la soustrait elle aussi à toute contestation. Mahomet a vécu dans l'histoire, mais il ignore l'histoire, à tel point que pour l'islam, l'avant-islam, en somme, n'existe tout simplement pas.

Jésus, lui, peut être objet de contestation, parce que réellement il *s'inscrit* dans l'histoire. L'historicité de Jésus fait partie intégrante du christianisme. Et le livre sacré qui raconte sa vie et sa mort se prête à la lecture critique. Bref, le christianisme est la seule religion qui, dans une certaine mesure (et sans doute une mesure variable selon les époques et selon les diverses manières dont il s'est lui-même compris), ne soit pas seulement à prendre ou à laisser, comme les autres religions, mais soit, si je puis dire, « discutable », au sens premier du terme ; la seule religion qui se mesure aux exigences de la raison, qui entre en dialogue et parfois en duel avec la science. D'une certaine manière, il n'est pas exagéré de dire que le christianisme est la seule religion qui soit *attaquable* par la raison. Mais c'est aussi la seule qui ait avancé, au fil des siècles, dans sa compréhension d'elle-même, et ceci découle de cela. La dialectique entre foi et raison, entre Jérusalem et Athènes, est

propre au seul christianisme, dont c'est à la fois la faiblesse et la force.

Voilà pourquoi la découverte du vrai tombeau du vrai Jésus peut prétendre faire douter de la réalité de la résurrection. Voilà pourquoi la publication de l'Évangile de Judas peut prétendre faire douter de la vérité du récit des Évangiles canoniques. Parce que le christianisme est inscrit dans l'histoire, parce qu'il a inventé l'histoire au sens moderne du terme. L'historicité de Jésus l'expose aux investigations de l'histoire profane et scientifique, quitte à ce que l'histoire profane et scientifique, comme elle a pu le faire naguère encore, nie tout simplement son existence.

\*

Aujourd'hui, le personnage de Jésus est trop précieux au gnosticisme médiatique pour qu'il mette en doute son existence même. Ce qu'il fait en revanche, c'est de mettre en doute, à l'aide d'investigations archéologiques et philologiques de la plus haute technicité, le Jésus des Évangiles. Mais le but visé, je le répète, n'est nullement de faire triompher la raison contre l'irrationnel, ou la réalité contre l'illusion. Ce serait plutôt l'inverse, comme je l'ai déjà laissé entendre. Et c'est évidemment parce que c'est l'inverse que ces mises en doute, et cette fièvre autour du personnage de Jésus, ont un tel succès public et médiatique. Mais voyons cela de plus près.

Voici par exemple un livre qui vient de paraître en français, et qui s'appelle *Le tombeau de Jésus*. Le préfacier de cet ouvrage n'est autre que James Cameron, le réalisateur du film *Titanic*, et



de surcroît le bailleur de fonds du documentaire tourné *in situ* par les deux auteurs de l'ouvrage. James Cameron annonce, en sa préface, rien de moins que « la plus grande découverte archéologique de tous les temps »<sup>2</sup>. Mais ce qui frappe, c'est surtout son insistance sur la *scientificité* de la démarche des chercheurs et des auteurs de l'ouvrage. Les mots « démontrer », « rigueur », « solidité », « au-delà de tout doute raisonnable », « preuves irrécusables » émaillent cette préface enthousiaste. Cameron se place si résolument du côté de la science qu'il compare ceux qui douteraient de la réalité de la découverte du tombeau de Jésus à ceux qui mettent en doute la théorie darwinienne de l'évolution. Je reviendrai sur cette intéressante comparaison.

Quant aux auteurs eux-mêmes, ils vont faire, tout au long de leur ouvrage, assaut de scientificité. Ils mettent à contribution l'analyse statistique, et l'analyse de l'ADN de la famille de Jésus. Ils invoquent sans cesse les avis de savants et de spécialistes de tout poil, qui sont invariablement « éminents », et qui écrivent bien sûr dans de « prestigieuses revues » scientifiques. Nos découvreurs des os de Jésus assurent gravement qu'ils prennent toutes les précautions pour atteindre à la plus grande objectivité possible, prônant la nécessité de faire des études « en aveugle », afin de ne pas être influencés, « même inconsciemment »<sup>3</sup>. Nous avons aussi droit, dans leur ouvrage, à des schémas en couleurs représentant des analyses spectrographiques des

---

<sup>2</sup> Cf. Simcha Jacobovici et Charles Pellegrino, *Le tombeau de Jésus*, préface de James Cameron, Michel Lafon, 2007, p. 16.

<sup>3</sup> p. 239.

parois de l'ossuaire présumé de Jésus, ainsi qu'à des graphiques, fort impressionnants pour le profane, où l'on peut lire des formules comme : « IAA 80/503 – marqueur 120 : CCAGTAGGAT »<sup>4</sup>, ce qui permet aux auteurs de conclure avec autorité que « l'ADN mitochondrial de Jésus était semblable à celui des tribus sémitiques qui peuplaient la région de la vallée du Jourdain à l'époque de Pilate ou d'Hérode »<sup>5</sup>. Découverte incontestablement fracassante.

Notons en passant l'étrange usage qui est fait, dans cet ouvrage, des « éminents spécialistes » et de leurs avis. Celui qui se trouve le plus mis à contribution, à son corps et à son esprit défendants, n'est autre que le professeur François Bovon, fort connu sous nos cieux, et qui occupe la place d'honneur dans tout un chapitre. Pourquoi ? Parce qu'il s'agit, pour les auteurs, de prouver qu'une certaine Mariamene, enterrée aux côtés du présumé Jésus, n'est autre que Marie-Madeleine, et que la présence conjointe, dans le même tombeau, des restes d'un Jésus fils de Joseph, d'une Marie et d'une Marie-Madeleine ne peut relever de la coïncidence. Or toujours selon nos enquêteurs objectifs, François Bovon aurait montré que le nom de Mariamene et celui de Marie-Madeleine n'en font qu'un. Du coup, voilà Marie-Madeleine enterrée à côté de Jésus, comme l'épouse à côté de l'époux. En réalité, François Bovon a simplement montré que Mariamene pouvait être une forme grecque de Marie ; il n'a jamais affirmé que Mariamene était le véritable nom de Marie-Madeleine. Effaré par l'usage abusif

---

<sup>4</sup> p. 232.

<sup>5</sup> p. 234.

qu'on avait fait de ses compétences, François Bovon dut faire des déclarations à la presse pour se désolidariser des auteurs du *Tombeau de Jésus*. À son exemple, d'autres savants, statisticiens ou sémiologues, eux aussi victimes d'extrapolations outrancières, pour ne pas dire d'abus de confiance, ont été contraints de rétablir publiquement la vérité.

Bref, les enquêteurs du *Tombeau de Jésus* ne procèdent pas selon une démarche objective et scientifique : ils piquent çà et là, quand cela leur convient, des pièces détachées de rationalité, des morceaux de scientificité, qu'ils accommodent ensuite à leur sauce. Leur enquête, on ne tarde pas à s'en apercevoir, n'a de scientifique que le vocabulaire. Sous ses protestations d'objectivité et de rationalité, c'est une entreprise aussi peu rationnelle que possible qui est ici conduite. Une phrase, parmi d'autres, donnera l'idée de l'intention qui la sous-tend : « Assurément, les Évangiles dissimulent un lourd secret »<sup>6</sup>. Dès le début, d'ailleurs, les mots de « mystère » et de « mystérieusement » scandent l'aventure. Non seulement quelque chose de caché, et de volontairement caché, doit être dévoilé, mais ce qui a guidé les « inventeurs » de la tombe de Jésus dans leur recherche de la vérité occulte est une force elle aussi mystérieuse : « Je ne comprends toujours pas », écrit l'un d'entre eux, pourquoi « je me suis senti poussé » à rendre visite à X, le savant qui allait m'apporter le chaînon manquant à ma démonstration<sup>7</sup>. Plus tard, notre explorateur se heurte à telle

---

<sup>6</sup> p. 276.

<sup>7</sup> p. 51.

« étrange coïncidence »<sup>8</sup>. Mieux encore, c'est une femme aveugle qui le guidera sur le lieu exact du tombeau de Jésus<sup>9</sup>. Car les aveugles, c'est connu, sont toujours des voyants, nous le savons depuis Tirésias. Et bientôt nous apprenons qu'il va falloir, pour progresser vers la vérité, décrypter des « références codées », un « langage codé »<sup>10</sup>. Encore un pas, et les symboles découverts au fronton du tombeau de Jésus ressemblent furieusement aux symboles maçonniques. Et du coup se pose la terrible question : « “Et si, malgré sa propension à déformer la réalité et son obsession des complots, Dan Brown avait en partie raison ?” avança James Cameron. “OK, dit Simcha, on va jouer au *Da Vinci Code* un petit moment. Mais, autant que possible, fondons nos spéculations sur des faits” »<sup>11</sup>.

Tout cela ne manque pas d'habileté. Tout en invoquant une fiction dont on sait les libertés scandaleuses qu'elle prend avec la réalité et même la vérité, tout en se parant donc des douteux prestiges du *Da Vinci Code*, on se paie le luxe de dénoncer les déformations et les outrances de son auteur. Bref, on va jouer à Dan Brown, mais en plus sérieux que lui. En se fondant cette fois sur les *faits*. On va dès lors annoncer que la *Cène* de Vinci, le fameux tableau codé, n'était pas le bon, et qu'il faut se tourner vers *Le souper à Emmaüs* de Pontormo, qui montre la tête de Jésus surmontée d'un triangle entourant un œil,

---

<sup>8</sup> p. 84.

<sup>9</sup> p. 203.

<sup>10</sup> pp. 147 et 149.

<sup>11</sup> p. 168.

« information » manifestement « codée » elle aussi, et faisant partie d'un « code secret judéo-chrétien »<sup>12</sup>.

En voilà assez. Si cet ouvrage intitulé *Le tombeau de Jésus* met en cause le christianisme, ce n'est nullement au nom d'une découverte scientifique, mais bien au nom d'une fascination pour les mystères, pour la tradition gnostique et surtout pour la théorie du complot. Le *Da Vinci Code* de Dan Brown tentait de fourguer ses convictions gnostiques dans un emballage romanesque à prétentions scientifiques. *Le tombeau de Jésus* fait exactement la même chose. Il raconte son enquête comme un roman, avec dialogues, suspenses haletants et mystères dévoilés. C'est un usage dévoyé à la fois de la science et de la fiction romanesque. Cette dernière, comme la démarche scientifique, ne sert pour Dan Brown et pour les auteurs du *Tombeau de Jésus*, que de miroir aux alouettes. Elle est, comme la science, dépossédée de ses pouvoirs propres et de ses exigences propres, et ne sert plus qu'à fasciner à bon marché. La fiction, comme la science, est ou devrait être une quête de vérité, ou tout au moins de réalité. Ici, elle n'est, comme la science, qu'un instrument d'illusion, pour ne pas dire de mensonge.

\*

Le cas de *L'Évangile de Judas*, dont je me suis également imposé la lecture, est certes plus subtil, mais non moins intéressant. Car il ne s'agit pas ici d'une découverte prétendue,

---

<sup>12</sup> p. 175.

mais d'une découverte bien réelle, d'un codex de papyrus apparu en Égypte à la fin des années 1970, mais qui, à la suite de mésaventures compliquées et parfois sordides, n'est parvenu que très récemment à la connaissance des savants et du public. Il est écrit dans une langue copte truffée de mots grecs. On considère qu'il est en réalité traduit du grec<sup>13</sup>. Cet Évangile était connu par une allusion d'Irénée de Lyon, dans son *Contre les hérésies*, ce qui permettrait de situer sa rédaction aux alentours de l'an 160<sup>14</sup>. Littéralement parlant, il n'est pas contestable que ce texte, pour reprendre les propos d'un de ses éditeurs, « met le christianisme sens dessus dessous »<sup>15</sup> : puisque selon lui, non seulement Judas était le meilleur ami de Jésus et son plus haut confident, mais en outre il aurait livré son maître sur la demande de celui-ci, et pour se grandir lui-même : « Mais toi », dit Jésus à Judas, « tu les surpasseras tous [tous les autres disciples et même tous les autres humains] ! Car tu sacrifieras l'homme qui me sert d'enveloppe charnelle ! »<sup>16</sup>. Le message de cet Évangile est un message gnostique, comme en témoigne, entre autres, cette expression d'« enveloppe charnelle ». Il prend place parmi d'autres Évangiles apocryphes, à commencer par le fameux *Évangile de Thomas*. On sait que la gnose considère le monde créé comme intrinsèquement mauvais. Son engendrement même est le fait de déités inférieures, et le fruit

---

<sup>13</sup> Cf. *L'Évangile de Judas*, sous la direction de Rodolphe Kasser, Marvin Meyer et Gregor Wurst, avec la collaboration de François Gaudard, Flammarion, 2006, p. 19.

<sup>14</sup> p. 112.

<sup>15</sup> p. 97.

<sup>16</sup> p. 59.

d'une chute. L'âme seule est immortelle, habitée d'une étincelle divine, et sa destinée est de rejoindre, au-delà du corps et du monde, la connaissance de la vraie divinité. Inutile de dire que la résurrection des corps, à commencer par celui de Jésus lui-même, est considérée comme aberrante.

À ces articles de foi s'ajoute un élément toujours présent dans la gnose : le secret. La première phrase de l'*Évangile de Judas* est la suivante : « Compte-rendu secret de la révélation faite par Jésus en dialoguant avec Judas l'Ischariote ». Et quelques lignes plus bas, il est question des « mystères » ultimes, que Jésus révèle à Judas. Bref, ce texte est de part en part une profession de foi gnostique. Dans sa substance, il n'apporte rien de fondamentalement nouveau par rapport à l'image gnostique de Jésus déjà fournie par d'autres apocryphes. S'il a fait du bruit, c'est largement à cause du scandale que provoque son simple titre : « L'Évangile de Judas » ! Comme qui dirait : le retournement du mal en bien. Oui, ce titre seul, tiré de son contexte, c'est-à-dire du milieu gnostique des premiers siècles, alors que Judas ne bénéficiait pas encore de l'aura luciférienne que lui ont donnée deux mille ans de tradition, ce titre seul pouvait bien faire la une des médias : le succès était assuré.

Mais en dehors du coup médiatique, il est intéressant de constater que les éditeurs du texte de cet Évangile apocryphe, tout au moins dans l'ouvrage que j'ai lu, ne font pas une démarche idéologiquement neutre, strictement scientifique. Nous ne tardons pas à voir, en lisant leurs commentaires, qu'ils recourent bel et bien à leur manuscrit comme à une machine de guerre contre le christianisme. Il s'agit de montrer à quel point ce texte met en question « les déclarations théologiques [qui]

clairement le succès du parti "orthodoxe" »<sup>17</sup>. L'Évangile de Judas, écrit un des auteurs, « prend le contrepied de tout ce que nous avons pu penser de la nature du vrai christianisme ». On ne s'étonne donc pas que sa vision du monde ait été « occultée jusqu'à ce jour »<sup>18</sup>.

Nous nous retrouvons en pays de connaissance : revoilà le fameux thème du complot de l'orthodoxie, acharnée à cacher des textes qui ne conviennent pas à ses articles de foi. Sera-t-on vraiment étonné de découvrir que dans cette même édition de *l'Évangile de Judas*, il est question de Dan Brown et du *Da Vinci Code*, et que, de la même manière exactement que dans le livre consacré au « Tombeau de Jésus », on se paie le luxe de critiquer les inexactitudes de ce best-seller, mais pour mieux se placer sous son invocation, et donner ainsi ses lettres de noblesse médiatique et populaire à la vision gnostique du monde qu'on s'attache à défendre ?

Mais au fait, quelle vision gnostique exactement ? Quand on lit *l'Évangile de Judas* lui-même, on se trouve en présence d'un terrible fatras de démons, d'archontes, de démiurges, d'anges autoengendrés, de luminaires qui furent soixante-douze puis trois cent soixante, d'éons qui comportent chacun six cieux et cinq firmaments... quant à Judas, et c'est sa supériorité sur les disciples de Jésus, il reconnaît que ce dernier est « issu de l'éon immortel de Barbelô ». Judas lui-même est « le treizième démon », à qui Jésus peut annoncer « tu deviendras le treizième, et tu seras maudit par les autres générations, et tu

---

<sup>17</sup> p. 125.

<sup>18</sup> pp. 142-3.



régneras sur elles »<sup>19</sup>. Comme le dira Nerval, dans des vers d'inspiration clairement gnostique, « la treizième revient, c'est encor la première »...

Quoi qu'il en soit, est-il possible qu'au XXI<sup>e</sup> siècle, quiconque puisse croire à une cosmologie aussi abracadabrante, à une ontologie et une théologie aussi puérides ? On dira peut-être que les visions de l'Apocalypse ne sont guère moins bizarres et compliquées. Mais aussi bien n'ont-elles pas de sens en dehors des Évangiles qui, eux, sont plutôt simples. Ce que je veux dire, c'est que cette fascination pour les cieus en poupées russes, les dédoublements de dieux, les hiérarchies cosmiques, cette constante matérialisation du spirituel, ce recours compulsif à la numérologie, tout cela appartient à la gnose éternelle, celle d'aujourd'hui comme celle d'hier. Sans doute, les éditeurs contemporains de l'*Évangile de Judas* ne croient-ils pas aux éons, aux luminaires et aux archontes comme pouvait y croire un gnostique du deuxième siècle. Mais ils croient certainement que « la vérité est ailleurs », et qu'on peut s'en pénétrer, ou du moins l'approcher à force de spéculations ésotériques, où les noms talismaniques et les chiffres magiques jouent un rôle essentiel.

Que les gnostiques d'aujourd'hui le veuillent ou non, leur vision du monde est donc résolument *préscientifique* : elle confond le cosmos matériel et le cosmos spirituel, ce qui était certes excusable avant Galilée ou Newton, mais ne l'est plus aujourd'hui. Et d'autre part, elle fait des chiffres non des instruments mathématiques mais des symboles mystiques. La

---

<sup>19</sup> p. 46.

gnose ne peut exister sans réenchanter le monde, d'une manière forcément artificielle ou hypocrite. Disons-le sans ambages : la gnose est aujourd'hui une régression mentale, et ne peut être autre chose.

\*

Si j'insiste sur ce point, c'est pour mieux souligner, une fois encore, que la mise en question des Évangiles canoniques et les prétendues découvertes sur l'ADN de Jésus ne sont en rien le fait de la science ou de la rationalité, mais bel et bien des résurgences de l'irrationalité la plus sauvage, la plus inculte ou la plus hypocrite. L'entreprise de Dan Brown, celle des découvreurs du tombeau de Jésus ou celle des thuriféraires de l'Évangile de Judas n'a rien à voir avec celle de Renan, de Feuerbach ou de David Strauss. Elle n'oppose pas la *science* à la religion, mais pour le dire d'une manière un peu brusque, la *superstition* à la religion. Si l'on peut s'y tromper, c'est parce que cette entreprise se barde de scientificité : édition savante d'un papyrus copte, analyses spectrographiques d'un tombeau, analyses ADN d'une poussière d'ossements, références aux plus éminents chercheurs de la communauté scientifique, etc. Mais l'habit ne fait pas le moine. Encore une fois, il ne faut pas confondre le *langage* de la science avec la *visée* de la science.

C'est d'ailleurs dans cette confusion que les gnostiques contemporains rejoignent curieusement les chrétiens créationnistes, qu'ils prétendent critiquer au nom de la science, comme on l'a vu dans la préface de James Cameron. Le créationnisme est préscientifique, en dépit de ses efforts pour

établir la scientificité de ses prétentions. Le recours à la science, l'invocation de la science, chez les créationnistes comme chez les néo-gnostiques, ne doit pas faire illusion. Il s'agit dans les deux cas de se réfugier dans l'enfance de la pensée, son enfance magique et protégée.

Certains me diront peut-être : vous semblez bien certain que la science est le fait de l'homme adulte, et qu'il s'agit en tout état de cause de se plier à ses lois. Mais qu'en savez-vous ? Je répondrai par une autre question : pourquoi les gnostiques comme les créationnistes se croient-ils obligés de recourir à la science, et de prouver à toute force que leurs conceptions du monde sont « scientifiques » ? Pourquoi ne se contentent-ils pas de les proclamer tout bonnement, sans se préoccuper de ce que la science peut en dire ? La réponse est simple : le recours à la science, par des gens dont les convictions sont préscientifiques, est un hommage du vice à la vertu. Car – voici la pointe de ce que je veux vous en dire – la science, avant d'être un ensemble de disciplines, comme la physique, la biologie ou les mathématiques, n'est rien d'autre que l'application *honnête*, aux phénomènes du monde, des mesures de la raison humaine. Et la raison humaine, c'est l'homme. La raison humaine n'a rien à voir avec je ne sais quelle froide instance ennemie de la foi, de la mystique ou de l'irrationnel. La raison humaine, c'est tout bêtement l'une des formes de la lucidité et de l'honnêteté. La raison humaine, c'est d'abord une façon de reconnaître ce qui est, d'accéder à un réel universellement partageable, sauf mauvaise foi absolue. Parce qu'on a interrogé le réel, qu'on l'on a fait des hypothèses sur son comportement, et que le réel, interrogé, a répondu, confirmant ou infirmant nos hypothèses.

Bien sûr, et ce n'est pas le lieu d'entrer dans ce débat, aucune vérité scientifique n'est définitive. Bien sûr, toutes les conquêtes de la science peuvent être remises en question. Mais les mises en question ne sont jamais des retours en arrière. La cosmologie gnostique aussi bien que la cosmologie créationniste sont définitivement disqualifiées, sauf ignorance, et surtout, sauf aveuglement.

Et l'ignorance, à la fois mère et fille de l'aveuglement, est hélas, on le sait, la chose du monde la mieux partagée aujourd'hui. C'est grâce à elle, si l'on peut dire, que la gnose peut fleurir. Et c'est en dernier ressort à cause d'elle que le battage autour de Jésus, et d'une réévaluation du christianisme, est une opération si réussie. Ignorance, bien sûr, du christianisme lui-même, et de ce sur quoi il se fonde. Ignorance non moins profonde de la démarche scientifique et de ses exigences, qui sont d'ordre logique, mais aussi, j'ose le dire, d'ordre moral. La raison pure est sœur de la raison pratique.

\*

Ainsi donc, la confrontation dont est le théâtre notre monde contemporain, s'agissant du christianisme, n'oppose pas tant la *science* à la foi que la *gnose* à la foi. Et ce qui fascine les médias, dans toute cette affaire, ce n'est pas telle ou telle avancée supposée de la science, mais bien telle ou telle mouture nouvelle de la *théorie du complot*. En l'occurrence, le complot que l'orthodoxie religieuse, donc les Églises instituées, auxquelles se joint parfois la communauté savante, ourdit contre des vérités

secrètes, des vérités vraies, qui les « dérangent » ou mettent en question leur pouvoir sur les âmes.

Or la théorie du complot est *elle-même une explication gnostique du monde*. Elle est même indissociable d'un gnosticisme bien entendu. Car elle suppose qu'une Force méchante, plus ou moins anonyme, régente secrètement l'univers. Elle suppose que la Ténèbre cosmique, ayant choisi de déborder son royaume propre pour se répandre sur le royaume de la Lumière, soit venue l'occulter afin de régner. Or la Ténèbre des gnostiques agit en secret. La Ténèbre, par définition, complot. Il faut ajouter encore que la théorie du complot, comme toute paranoïa, a ce terrible avantage d'être irréfutable. Puisque ce qui nous est donné à voir, à nous autres victimes des ténèbres, n'est jamais qu'une apparence, puisque la vérité est ailleurs, toujours ailleurs, hors des prises de la preuve et de la raison, inaccessible à toute forme de connaissance... sinon, bien sûr, à la connaissance gnostique. La boucle est bouclée, comme est bouclé le bec de tout contradicteur potentiel.

\*

Dans ma présentation des choses, j'ai cru nécessaire, donc, de formuler le problème d'une façon qui peut-être a surpris. En affirmant que dans toutes les apparitions récentes d'un Jésus médiatique, la science n'était pas en cause, mais uniquement le combat de la gnose contre le christianisme, n'ai-je pas écarté le

problème, bien réel, de la confrontation entre science et foi ? Car c'est une chose de dénoncer dans les récentes découvertes, réelles ou prétendues, sur la personne de Jésus ou la figure de Judas, l'effet d'une fièvre gnostique. Mais c'en est une autre de prétendre que nulle découverte authentiquement scientifique et vérifiée ne pourra jamais mettre en question une quelconque vérité de foi. Car comme je le disais tout à l'heure, le christianisme, de par son historicité, son ancrage dans le temps humain, est en quelque sorte, et contrairement aux autres religions, *réfutable*, du moins dans une certaine mesure. Dans quelle mesure ? J'ai conscience de me risquer ici sur un terrain extrêmement mouvant. Pour poser le problème d'une manière certes grossière, mais peut-être parlante : dans le cas – fort hypothétique, certes – où l'on tiendrait la preuve formelle que Jésus n'est pas ressuscité, au sens où ce ne serait pas lui qui serait apparu aux disciples d'Emmaüs (apparu non comme un ectoplasme, mais dans la plénitude de son humanité), si donc on tenait cette preuve formelle – c'est ce que je me suis permis d'imaginer, sous une forme ironique, dans un roman récent, d'où, sans doute, ma présence ici – que se passerait-il pour la foi chrétienne ? Comment comprendre la phrase de Paul : « Si Jésus n'est pas ressuscité, notre foi est vaine » ?

Je crois savoir que les réponses, à cette question, divergent. Mais à vrai dire, la question même est sans doute vaine, notamment parce que la notion de « preuve formelle », au sens juridique ou scientifique du terme, est une notion moderne, et que les documents que l'on pourrait encore éventuellement trouver aujourd'hui, se rapportant à la personne de Jésus, n'auront jamais ce caractère de preuve formelle, dans quelque

sens que ce soit. Il faut d'ailleurs noter, soit dit en passant, qu'aucun des textes inorthodoxes, remontant à l'époque du christianisme primitif, et que l'on a retrouvés au XX<sup>e</sup> siècle, ne constituait à proprement parler une surprise, car ces textes ont tous été critiqués, ou à tout le moins évoqués par les auteurs chrétiens antiques. La découverte future et soudaine d'un manuscrit-météorite est des plus improbables. Les termes du débat ont donc bien peu de chances de se renouveler du fait de l'archéologie ou de la philologie.

La question d'une « preuve » de la non-résurrection de Jésus semble donc définitivement mal posée. Au-delà de cette question, cependant, il reste le problème plus général de la relation entre ce qu'on appelle science et ce qu'on appelle foi. Même si, à mon sens, ce n'est pas du tout cette question que pose aujourd'hui la « fièvre Jésus », on ne doit pas cacher qu'elle s'est souvent posée au cours de l'histoire, et que c'est une question sérieuse. On n'ose à peine évoquer, tant c'est banal, l'affaire Galilée, ou l'affaire Darwin. Mais le christianisme, justement, n'a-t-il pas progressé par ce qui le contredisait ? Les découvertes de la science ne lui ont-ils pas permis de mieux délimiter le champ de la foi ? Là encore, je sais que j'ouvre une boîte de Pandore, et que je ne vais pas résoudre en trois minutes une question millénaire. Mais si Marcel Gauchet a pu dire, du christianisme, qu'il est « la religion de la sortie de la religion », c'est bien parce que le christianisme, en se mettant perpétuellement en dialogue avec la science, est devenu une religion qui n'est plus tout à fait une religion comme les autres. Jérusalem s'est laissé instruire par Athènes. Ainsi le christianisme a-t-il, sinon ouvert la voie, du moins laissé la voie

libre à la science moderne. Celle-ci, d'une certaine manière, s'est retournée contre lui, mais on peut aussi soutenir qu'elle l'a aidé à se construire.

Quand je parle de science, ce n'est pas, bien sûr, dans l'acception positiviste ou scientiste du mot. Je désigne, on l'a décidément compris, le fait d'appliquer au monde les mesures de la raison humaine. Non pas pour réduire le monde entier, y compris le monde intérieur, à des faits et des calculs ! Bien sûr que non. J'aurais d'ailleurs mauvaise grâce, moi qui suis romancier, à exiler du monde l'irrationnel et l'imaginaire, ou encore à oublier, dans l'homme, un besoin de sens que la seule raison ne peut pas satisfaire. Mais la raison, telle que je l'entends, n'est le contraire ni de l'imaginaire ni même de l'irrationnel. C'est tout simplement une instance de clarté, de lucidité, d'honnêteté. C'est le trésor ordonné, et toujours enrichi, de notre savoir partagé, à nous autres humains, sur nous-mêmes et sur le monde. Et c'est la raison, la raison seule, dans cette acception-là, qui place notre rapport au monde et aux mystères du monde sur des bases honnêtes et claires. Tant que nous respectons cette charte de clarté et d'honnêteté, liberté complète est laissée aux puissances de l'imaginaire, aux élans de la foi, aux espérances d'au-delà. Tant que nous n'allons pas *contra rationem*, rien ne nous empêche d'espérer, sous quelque forme que ce soit, un monde *ultra rationem*. Oui, là est la liberté humaine. Dans une lucidité qui n'empêche pas de se projeter dans l'ailleurs et l'au-delà, mais au contraire soutient, éclaire, encourage ce projet. C'est en disant mon respect de cette liberté, ma passion de cette liberté, qui est le propre de l'homme et de tous les hommes, que je conclus cet exposé.